

Revue "CHE VUOI ?" N° N°36
Sauvagerie maternelle et refus du féminin¹
***Les Bacchantes* d'Euripide**

Caroline Ghizzi-Carimantran

Novembre 2011

De la sauvagerie au refus, à la création et à l'ouverture, telles nous ont paru, dans leur déploiement, les différentes dimensions du maternel au féminin, à partir de la lecture des *Bacchantes*, d'Euripide².

La pièce est (avec *Médée*) une des œuvres les plus cruelles, en effet, du dramaturge grec. Il y expose la tragédie de Penthée et de sa ville, Thèbes, fondée par Cadmos. Après que Zeus a engrossé Sémélé, la fille de Cadmos, il la foudroie pour apaiser la jalousie d'Héra, son épouse. Puis il retire *in extremis* du ventre de Sémélé le fils qu'elle porte, et lui laisse achever sa gestation cousu dans sa propre cuisse — d'où le nom de Dionysos : "le deux fois né".

Mais Agavé, Ino et Autooné, les sœurs de Sémélé, nient l'origine divine de Dionysos et prétendent que Zeus a tué leur sœur pour lui faire payer son supposé mensonge sur l'origine divine de son enfant. De retour à Thèbes sous l'apparence d'un étranger, Dionysos doit donc affronter le refus de sa famille de l'honorer comme un dieu, et décide de se venger de Penthée, fils d'Agavé et petit-fils de Cadmos, devenu à son tour roi de Thèbes.

Dionysos a « frappé de délire » Agavé et ses sœurs, et les a entraînées sur la montagne du Cithéron avec toutes les femmes de la cité, où elles sont devenues des Bacchantes qui honorent son culte. Culte que Cadmos et le devin Tiresias préfèrent, par prudence diplomatique, respecter. Furieux, Penthée s'y oppose au contraire, craignant les débordements que ne manquent pas d'engendrer les rites dionysiaques. Il fait arrêter l'étranger, qui n'oppose aucune résistance mais se libère aussitôt comme par enchantement. Un messager qui a vu les Bacchantes sur le Cithéron vient relater à

¹ Emanée de la lecture minutieuse des *Bacchantes* d'Euripide, ma réflexion sur ces "femmes devenues folles" s'est déployée dans le cadre du séminaire du Cercle freudien, Dijon autour de "L'autre folie des femmes", de 2004 à 2011. Ce travail d'échange et de création a traversé et modifié ma pratique clinique de psychologue auprès des femmes consultantes en maternité.

² 405 avant J.-C. Euripide, *Les Bacchantes*, Belle Lettre, 2002

Penthée leurs agissements étranges. Calmes dans leur sommeil, elles deviennent séduisantes et inquiétantes quand elles se préparent pour la chasse, et terrifiantes et cruelles quand elles constatent que des hommes les observent.

« [...] Elles dormaient toutes, les membres détendus ; les unes appuyaient leur dos au tronc d'un sapin ; les autres, sur des feuilles de chêne, à terre, avaient posé leur tête, au hasard, décentes, et non pas comme tu le dis, enivrées par le vin et par les accents de la flûte de lotos, ni ardentes à poursuivre Cypris dans la solitude. Ta mère pousse un cri, dressée au milieu des Bacchantes, pour tirer leurs corps du sommeil, en entendant les mugissements des bœufs porte-cornes. Elles, chassant de leurs yeux un sommeil profond, se dressent debout, spectacle d'une merveilleuse décence, jeunes, vieilles, vierges libres encore du joug. Et d'abord elles laissent tomber leurs cheveux sur leurs épaules, relèvent leurs nébrides dont les liens s'étaient dénoués, et attachent leurs peaux mouchetées avec une ceinture de serpents qui leur léchaient les joues. D'autres, dans leurs bras, tiennent un chevreau ou des louveteaux sauvages et leur donnent un lait blanc, celles qui, venant d'accoucher, avaient encore le sein gonflé et avaient abandonné leurs nouveau-nés. Elles se mettent des couronnes de lierre, de chêne, de smilax fleuri. L'une prend un thyrses, en frappe un rocher d'où sourd une eau limpide comme la rosée ; une autre abaisse sa fêrule vers le sol et là le dieu fait jaillir une source de vin. Celles qui avaient soif du blanc breuvage, du bout de leurs doigts grattaient la terre et trouvaient des ruisseaux de lait ; des thyrses entourés de lierre distillaient des flots de miel sucré. [...]

Par hasard Agavé passe près de moi en bondissant. Je m'élançai, voulant la saisir, hors du fourré où je m'étais caché. Elle s'écrie : « O mes chiennes rapides, nous sommes poursuivies par des hommes ! Allons ! Suivez-moi, suivez-moi. Armez vos mains de thyrses. » Nous, alors, nous prenons la fuite pour échapper aux Bacchantes qui veulent nous déchirer. Mais elles, fondent sur les bœufs qui paissaient la tendre verdure. Elles n'ont pas de fer à la main. L'une — tu aurais pu le voir — tient sous ses ongles une génisse mugissante aux mamelles gonflées. D'autres déchirent en lambeaux de jeunes vaches.

Quand Penthée veut aller vérifier de visu à quoi s'occupent les femmes sur le Cithéron, Dionysos en personne propose de l'y conduire sous le déguisement d'une femme. Ce faisant, non seulement il lui enlève ses attributs d'homme mais cherche en outre à le ridiculiser. L'envie de Penthée de constater par lui-même les orgies dionysiaques et les

débauches sexuelles qu'il imagine est néanmoins plus forte que la honte qu'il éprouve de son accoutrement. Il suit Dionysos et se cache dans un arbre. Le dieu appelle alors les Bacchantes pour leur faire constater qu'elles sont observées et raillées par un homme. Elles se jettent sur Penthée, Agavé en tête, et, dans l'inconscience de leurs actes, démembrèrent celui qu'elles ont pris pour un fauve.

« La première, sa mère commence le sacrifice sanglant et se jette sur lui. Lui, il arrache de sa chevelure sa mitre pour qu'en le reconnaissant la malheureuse Agavé ne le tue pas, et il lui dit en lui touchant la joue : « C'est moi, mère, je suis ton fils, Penthée, que tu as mis au monde dans la maison d'Échion. Aie pitié de moi, mère; oui, c'est moi qui suis coupable, mais ne tue pas ton fils. » Elle, l'écume à la bouche et roulant des yeux hagards, n'a pas les sentiments qu'elle doit: elle est possédée du dieu, elle n'écoute pas son enfant. Elle prend son bras gauche dans ses mains et, un pied sur le flanc de l'infortuné, elle le lui arrache de l'épaule, non par sa propre force, mais le dieu lui donnait l'aide de sa toute-puissance. Inô, de l'autre côté, fait de même, lui déchire les chairs. Autoané et toute la foule des Bacchantes s'acharnent sur lui. »

Agavé rentre au palais, portant sur son thyrsos la tête de son fils persuadée qu'il s'agit de la tête d'un lion. C'est Cadmos, son père, qui l'amène à tourner le regard vers la tête coupée de Penthée, et qui la fait sortir de son délire et découvrir avec effroi le crime qu'elle a commis. Dionysos est vengé, Penthée est mort, ceux qui refusaient de célébrer son culte sont condamnés à l'exil.

Maternel sauvage

Agavé tue Penthée qu'elle ne reconnaît pas comme son fils. De quelle autre face du maternel s'agit-il ? Euripide semble en souligner la destruction. « Toute mère est sauvage », affirme Anne Dufourmantelle au début de son livre, *La Sauvagerie maternelle*³. Selon elle, cette part « sauvage » de la mère, « territoire des rituels, des traces, des pulsions destructrices et violentes », appartient à un corps plus originel que son corps propre, à une langue d'avant la langue (faites de rythmes et de sonorités), une langue d'avant la loi paternelle, qu'on pourrait désigner archaïque.

Dans la première description des Bacchantes entre elles sur la montagne, c'est cette dimension du lien à la terre, du contact du corps des femmes avec ce territoire qui est évoquée : le corps des mères — « Jeunes mères au sein gonflé » —, les femmes proches du mystère de la création et de la vie — « une autre abaisse sa fêrule vers le

sol et là le dieu fait jaillir une source de vin » constitueraient donc pour une part le secret que cachent les femmes. L'un de ces secrets du maternel abriterait cette mémoire du primitif, du sauvage, enfoui mais inscrit à l'intérieur même du corps des femmes. Il échapperait aux hommes puisqu'il ne peut être dit et se tient dans le ressenti du corps.

Comment ce maternel créateur devient-il sauvagerie et destruction? En naissant, l'enfant « s'arrache » au corps maternel, à cette demande sans limite qui peut donner à la mère l'illusion du pouvoir de vie et de mort sur l'enfant qu'elle fait naître, pour qu'il cesse d'être en elle, en fusion avec elle, dans l'absence de la loi du père. Anne Dufourmantelle explique que la sauvagerie maternelle est en lien avec le fait que la mère donne, en même temps que la vie, la mort, puisque tout humain est mortel : « En même temps, le lien à la mère apparaît imaginativement comme ce qui peut faire échec à la mort, comme un lien qui rend possible la survie. [...] une promesse de vie donnée par la présence maternelle. Cette puissance de vie enveloppe le sujet comme une seconde peau, une peau qui vient de la voix maternelle qui prévient de l'intérieur contre la peur d'être abandonné ». Il s'agit là de la toute-puissance de la mère, pourvoyeuse de vie comme de mort. Mais cette toute-puissance n'est pas sans créer de l'angoisse chez certaines femmes pendant la grossesse et juste après l'accouchement. Elles semblent alors comme accablées sous le poids de la responsabilité de la vie de l'enfant, et de ce « pouvoir du maternel » qu'elles découvrent. Renvoyées par la grossesse à la question de leur propre mère, à la façon dont elles l'ont vécue et à cette « puissance » qu'elles lui volent, imaginativement, ces femmes peuvent s'effondrer et refuser d'aller au bout de leur maternité.

Maternel et féminin pour une femme

Comment cette dimension du maternel rencontre-t-elle celle du féminin chez une femme ? Euripide décrivant les Bacchantes sur la montagne fait-il référence au féminin ou au maternel ? Penthée est-il en quête de leur savoir qui recèlerait le secret du féminin ou du maternel ?

C'est par un détour par les questions des femmes rencontrées dans ma clinique à la maternité que j'essaierai de répondre. Pour certaines, maternel et féminin semblent se livrer une véritable guerre durant la grossesse, avec des interrogations sur les changements du corps : grossir peut conduire à ne plus reconnaître son corps de femme, la mère paraissant prendre toute la place. « Je ne veux pas devenir un sac-à-bébé », dit une patiente, se demandant si elle va ou non poursuivre une grossesse

³ Dufourmantelle Anne, La sauvagerie maternelle, Ed Calman Levy, 2001.

qu'elle affirme pourtant avoir désirée. Des modifications du rapport à la sexualité apparaissent fréquemment : Un regain d'activité sexuel ou au contraire un refus des relations sexuelle se fait jour. L'angoisse du compagnon peut intervenir : la rencontre de la sexualité féminine et de la grossesse paraissant bloquer toute libido. Le fantasme, est souvent le fantasme de la scène primitive, peut même venir rencontrer le réel du corps de la femme enceinte.

Le sexuel : point de rencontre entre le féminin et le maternel

La scène primitive est aussi une rencontre de l'enfant, par le biais du regard, avec la sexualité des parents, et notamment avec la sexualité de la mère — et donc avec une part du féminin. Là d'où il vient, là où il a grandi durant sa vie intra-utérine, là où il est passé pour naître : ces lieux l'ont mis en contact avec le sexe féminin, et quelque chose du féminin lui a alors été transmis. Marie Pessenti-Irrmann⁴ formule ainsi ce point de rencontre entre féminin et maternel pour l'enfant, qui peut faire transmission : « [...] ce dédoublement de la femme, ce partage qui la caractérise, c'est ce à quoi l'enfant aura affaire, c'est au lieu même de cette brèche, de cette déchirure [...] qu'il trouve sa place. Ainsi est-ce aux mystères de la sexualité féminine que l'enfant sera d'emblée confronté, la mère lui faisant don de cet écart, de ce creux qui gît en elle. »

Méduse: rencontre avec le sexe féminin

Mais la rencontre avec le sexe féminin n'est pas chose facile; elle provoque de l'angoisse; sa vision inspire de la terreur, à l'homme comme à la femme. Le déroulement des accouchements dans les services de maternité en témoignerait au besoin. En effet, on constate que la perte de connaissance des pères pendant la venue au monde de leur enfant est souvent tributaire de la place qu'ils occupent pendant l'accouchement : la frontalité crue de la vision de l'enfant sortant du vagin de la femme peut raviver ou éveiller l'angoisse de ce lieu. Freud aborde cette question dans « La tête de Méduse⁵ », de 1922, où il décrit l'effroi ressenti par l'homme à la vue du sexe féminin : « Si la tête de Méduse se substitue à la figuration de l'organe génital féminin, ou plutôt si elle isole son effet excitant l'horreur de son effet excitant le plaisir, on peut se rappeler que l'exhibition des organes génitaux est encore connue par ailleurs comme acte apotropaïque. Ce qui, pour soi-même, excite l'horreur, produira aussi le même effet sur l'ennemi qu'il faut repousser ». La seule vision de Méduse transformait le spectateur en statue de pierre. Freud souligne, outre l'angoisse ou la terreur, la

⁴ Pessenti-Irrmann Marie, « *La mère et le féminin* » dans La clinique Lacanienne n°11 « De la féminité », 2006

dimension conjuratoire dans la rigidification renvoyant à l'érection du sexe masculin, la protestation phallique et l'excitation face au surgissement du féminin. Cette pétrification pourrait être comprise également comme un mouvement de coupure, de refus de voir ou de rencontrer le sexe de la femme, comme cela se produit pour l'homme qui s'évanouit à l'accouchement.

Commentant l'injection faite à Irma⁶, Lacan reparlera de la tête de Méduse dans son texte *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*⁷ : « La phénoménologie du rêve de l'injection d'Irma nous a fait distinguer deux parties. La première aboutit au surgissement de l'image terrifiante, angoissante, de cette vraie tête de Méduse, à la révélation de ce quelque chose d'à proprement parler innommable, le fond de cette gorge, à la forme complexe, insituable qui en fait aussi bien l'objet primitif par excellence, l'abîme de l'organe féminin d'où sort toute vie, que le gouffre de la bouche, où tout est englouti, et aussi bien l'image de la mort où tout vient se terminer. » Et dans *La Relation d'objet*⁸ : « Le trou béant de la tête de Méduse est une figure dévorante que l'enfant rencontre comme issue possible dans cette recherche de la satisfaction de la mère [...] ». Le sexe féminin, le sexe de la mère perçu comme gouffre, bouche qui avale et engloutit, renvoie au risque de disparition de l'enfant.

Freud fait lui-même le constat de cette terreur liée à l'aspect irreprésentable du sexe féminin à partir de sa clinique et de ses recherches. Claude-Noëlle Pickmann souligne, quant à elle, dans la suite de Lacan, que « le savoir inconscient ne dit rien du sexe féminin », laissant ouverte la question du féminin « toujours à élaborer pour un sujet, quel que soit son sexe anatomique [...] »⁹. » L'inconscient est organisé par le phallus, il n'y a pas de signifiant du féminin dans l'inconscient, ce qui entraîne inmanquablement un ratage quand il s'agit de le décrire ou de le nommer. Ainsi, la recherche du féminin par Penthée dans *Les Bacchantes* ne peut qu'échouer, puisque ce n'est que du point de vue phallique qu'il l'envisage.

⁵ Freud S. (1940 c [1922]), La tête de Méduse, *Résultats, Idées, Problèmes*, II, trad. fr. J. Laplanche, Paris, PUF, 1985

⁶ Le rêve dit de « l'injection faite à Irma » est un des rêves de Freud, il le décrit dans le chapitre II de *L'Interprétation des rêves (Die Traumdeutung)* en 1900.

⁷ Lacan Jacques, *Séminaire, Tome 2 livre 2 : Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, 2001

⁸ Lacan Jacques, *Séminaire, livre 4 : La relation d'objet*, Seuil, 1998

⁹ Pickmann Claude-Noëlle, « D'une féminité *pastoute* » dans *La clinique Lacanienne* n°11 « De la féminité », 2006

La part du féminin inacceptable dans la logique phallique est celle qui lui échappe. Jacqueline Schaeffer la nomme, pour sa part : le refus du féminin¹⁰. S'appuyant sur le cheminement de Freud concernant la différence des sexes et ce qu'il désigne comme « le roc d'origine », elle postule que ce refus est « ce qui est le plus difficile à cadrer dans une logique anale ou phallique », il est invisible, secret et donc porteur de fantasmes dangereux.

Refus du féminin pour les deux sexes

Ce refus du féminin existe chez l'homme : la façon brutale dont certaines sociétés traitent les femmes en est une conséquence directe et dramatique. Mais il existe également chez la femme, et on le retrouve régulièrement dans la relation mère-fille. La différence des sexes n'est pas « transmise » par la mère, pas plus que le féminin. C'est l'entrée dans la sexualité génitale qui permettra à la fille d'accéder à cette autre dimension. A ce propos, Jacqueline Schaeffer rappelle que « l'amant de jouissance vient en position de tiers séparateur pour arracher la femme à sa relation archaïque à sa mère. Si la mère n'a pas donné de pénis à sa fille, ce n'est pas elle non plus qui lui donne un vagin. C'est en créant, révélant son vagin que l'homme pourra arracher la femme à sa mère pré-génitale. » La fonction paternelle sépare l'enfant de la mère-fusion, il éloigne l'enfant de la toute-puissance maternelle, il le protège de la potentielle destructivité illustrée, comme on l'a vu, par Euripide dans *Les Bacchantes*. La rencontre avec le sexuel adulte permet pour la femme un accès à cette dimension du féminin, qui n'est ni toute inscrite dans la logique phallique, ni inscrite dans le maternel, mais qui est autre. La mère, elle-même inscrite pour partie dans la logique phallique, peut alors refuser cette part du féminin que lui renvoie sa fille comme un miroir. Certaines rivalités mère-fille, la violence qui peut exister dans cette relation et conduire au rejet de l'enfant, parfois avant même sa naissance lorsque le sexe du bébé est révélé à l'échographie, seraient ainsi à interpréter, non pas uniquement dans le registre de la rivalité œdipienne avec la figure maternelle, mais également en termes de refus du féminin de sa fille par la mère, refus ouvrant à l'extrême à la sauvagerie.

Lorsque les Bacchantes découvrent que Penthée les observe, le regard de celui-ci, fonctionnant comme un miroir, leur renvoie cette image du féminin qu'elles non plus ne veulent pas voir. Elles détruisent Penthée en éliminant du même coup ce qu'il a perçu d'elles. Mais les Bacchantes ne sont pas libres, nous dit aussi le mythe : Dionysos

¹⁰ Schaeffer Jacqueline, Féminin et refus du féminin, *Le face à face psychanalytique*, Conférences en ligne, www.spp.asso.fr, 2010

les a envoûtées et n'a pu révéler du maternel et du féminin que la part de destruction.

Création, vie et jouissance

Féminin et maternel sont également porteurs d'un potentiel de création, de vie et de jouissance. Ces dimensions coexistent chez une femme, qu'elle soit mère ou non, mais le point de rencontre peut être difficile lorsqu'une part ne laisse pas l'autre s'exprimer, ou lorsque lorsque le féminin de la mère n'a pas pu s'exprimer.

La rencontre avec « l'amant de jouissance » selon Jacqueline Schaeffer peut permettre à une femme de s'ouvrir au féminin en elle. La sexualité est encore et toujours le moteur du fonctionnement psychique, comme Freud l'a démontré. La traversée de la grossesse et l'expérience de la maternité peuvent être l'occasion, pour une femme, d'une séparation d'avec sa mère et de la découverte de ses capacités maternelles. La cure analytique vient également mettre au travail ces deux dimensions. Elle ouvre à la richesse qu'est pour une femme la possibilité de les faire co-exister. C'est lorsque le féminin et le maternel peuvent avoir leur place chez une femme, lorsqu'elle peut accepter la part de folie et de destruction qu'ils comportent sans en être effrayée, et permettre la vie et la créativité qu'ils impliquent aussi, c'est ainsi, me semble-t-il, qu'elle peut devenir femme.

Il n'y a pas pour autant d'état définitif, mais plutôt un mouvement constant qui fait que le féminin, et à côté de lui le maternel, sont toujours à reconquérir.